

Des langues qui résonnent

Sherry Simon

Volume 23, numéro 3 (69), printemps 1998

Le récit littéraire des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201392ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201392ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Simon, S. (1998). Des langues qui résonnent. *Voix et Images*, 23(3), 590–592.
<https://doi.org/10.7202/201392ar>

Des langues qui résonnent

Sherry Simon, Université Concordia

Qu'est-ce que l'hétérolinguisme? On imagine bien qu'en lisant le titre de l'étude de Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*¹, les lecteurs vont se demander si les études littéraires ont encore besoin d'un nouveau terme, à une époque où les «multi» et les «pluri» pullulent. Fallait-il recourir à un néologisme pour rendre compte du plurilinguisme du texte littéraire au Québec?

Le grand intérêt de cet ouvrage réside, en effet, dans la justification de ce terme, qui définit non seulement l'objet d'étude de Rainier Grutman, mais également sa méthodologie. L'hétérolinguisme, c'est la

«textualisation» des idiomes étrangers (sous quelque forme que ce soit, aussi bien les variétés sociales, régionales que chronologiques de la langue principale) dans l'œuvre littéraire. En proposant un terme inédit, hybride, jumelage volontaire d'un étymon grec et latin, Rainier Grutman insiste sur l'optique nouvelle à partir de laquelle il veut explorer une problématique longtemps embourbée dans des cadres d'analyse convenus: le bilinguisme littéraire, la représentation mimétique des sous-langages. Grutman veut ouvrir ce champ aux problématiques culturelles les plus larges, montrer comment l'utilisation d'une diversité d'idiomes dans le

texte littéraire est révélatrice d'enjeux majeurs.

Sa zone d'exploration sera la pluralité des langues dans certains textes du XIX^e siècle québécois et son but : affronter les relations conflictuelles entre les langues française et franco-québécoise, la contamination de cette dernière par les influences britanniques et américaines, et « la lutte proprement culturelle entre la langue de Molière et celle de Shakespeare » (p. 19). Si l'hétérolinguisme en tant qu'objet d'étude peut sembler au premier abord un champ restreint, très précis et très ciblé, les résonances que Grutman donne à son objet sont finalement très larges : il s'agit de « dépoussiérer l'antichambre de la littérature québécoise, ce XIX^e siècle souvent honni, mais rarement lu » (p. 19) afin de cerner le cadre des références culturelles, le rapport aux altérités qui entourent cette institution en construction.

Sur le plan méthodologique, la démarche de Grutman est d'une grande clarté. Il met son étude sous le signe de Bakhtine, d'Evan-Zohar et des sociolinguistes américains, tout en précisant très exactement les aspects des concepts qu'il leur empruntera. Il cherche avant tout à se distancier des notions de bilinguisme et de diglossie, dont les connotations historiques et politiques sont lourdes et qui sont peu utiles en ce qui concerne l'analyse textuelle. Dans les œuvres qu'il analyse, *L'influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils, *La terre paternelle* de Patrice Lacombe, *L'histoire du Canada* de François-Xavier Garneau, *Légendes canadiennes* de l'abbé Henri-Raymond Casgrain, *Les anciens Canadiens* d'Aubert de Gaspé père,

Jacques et Marie de Napoléon Bourassa, *Une de perdue, deux de trouvées* de Georges Boucher de Boucherville, et quelques contes, signés par Honoré Beaugrand ou Louis Fréchette, Grutman relève le jeu de plusieurs langues : le français régional, le latin et l'anglais, ainsi que le créole et des langues amérindiennes. Que signifie la présence de celles-ci dans les textes québécois du XIX^e siècle ?

On connaît peu le XIX^e siècle québécois du point de vue de la sociolinguistique. Il est donc difficile de faire le lien entre la production littéraire et la situation exacte sur le terrain, mais Grutman peut affirmer que l'usage des langues dans certains textes clés du XIX^e siècle ont en commun d'éviter de textualiser « le contentieux linguistique » marquant une partie de la société canadienne de l'époque, au profit de conflits imaginaires. L'introduction des langues amérindiennes dans une des légendes de l'abbé Casgrain ou du latin dans *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé ne relève aucunement d'un désir mimétique — de représenter les langues réellement parlées à l'époque —, mais plutôt de la volonté de fuir ces réalités.

L'analyse de l'hétérolinguisme se révèle une clé essentielle pour comprendre certaines œuvres du XIX^e siècle québécois, et en particulier *Les anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, qu'il faut placer dans le contexte de rapports difficiles entre les groupes linguistiques à cette période. À travers une analyse des latinismes d'Aubert de Gaspé, c'est toute la culture « référentielle » des collègues canadiens-français qui passe ; en même temps, la « belle assurance »

face à l'anglais qu'affiche l'auteur et le fait qu'il prenne appui sur des modèles tels que Walter Scott témoignent d'une recherche d'équilibre entre univers linguistiques. Alors qu'ils utilisent des stratégies très différentes; le roman de De Gaspé et des textes de Henri-Raymond Casgrain, par exemple, ont en commun, selon Grutman, d'éviter le terrain sociolinguistique au profit de conflits inventés, qui trahissent la même fascination pour les déséquilibres linguistiques de l'époque. Dans «La jongleuse» de Casgrain, l'idiome des Iroquois construit une opposition entre civilisation et barbarie. La présence de la langue créole dans un texte de Georges Boucher de Boucherville situe le texte québécois dans le contexte historique de l'esclavage en Amérique du Nord.

Parmi les constats qu'offre Grutman, on retrouve celui-ci: les poètes francophones du Québec affectionnent moins les mots étrangers que leurs compatriotes français. Les effets hétérolingues se trouvent davantage dans les genres narratifs que dans la poésie, par exemple. Grutman met en garde contre une vision trop euro-péocentrique du nationalisme où on voit une homologie entre langue et nationalité. C'est la religion qui importait d'abord au Canada français, remarque-t-il, d'autant plus que pour les Américains en général (États-

Uniens, Latino-Américains) «la case du *parler national* est déjà occupée» (p. 71). Aussi oublie-t-on que la langue n'était pas parmi les priorités de Garneau.

Il reste à mentionner le style alerte et enlevé de cet essai, ainsi que la grande concision de sa pensée, la clarté de ses conclusions. L'hétérolinguisme se révèle une voie d'accès privilégiée pour comprendre les assises culturelles de la littérature québécoise et les conflits qui s'y jouent. Grutman nous présente une littérature «engagée», parfois malgré elle, dans le réaménagement des espaces linguistiques et littéraires qui construira la littérature québécoise, en opposition à d'autres ensembles culturels et linguistiques. La finesse des analyses de Grutman suggère, enfin, que l'hétérolinguisme peut servir à renouveler les études sociolinguistiques de la littérature appliquées à d'autres corpus. Ces études se sont longtemps attardées aux seules dimensions mimétiques de la représentation de l'altérité linguistique, au détriment des aspects culturels que Grutman met si brillamment en évidence.

1. Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides/CETUQ, coll. «Nouvelles études québécoises», 1997, 224 p.